

HENRI GHÉON ET ANDRÉ GIDE
SIX LETTRES INÉDITES

Tunis, 19 mars 1899 (1).

Cher ami,

Loin de me distraire de toi, tout ici me fait te regretter davantage. Soupçonnais-je, avant de te connaître, tout ce qui manquait encore à ma vie ? et devais-je ne jouir tant de notre presque quotidienne amitié de Paris, que pour m'apercevoir à présent, d'une façon si constamment cruelle, de son absence, et déplorer presque chaque joie goûtée loin de toi, comme si la moitié t'en était due ou comme si, sans toi, je ne la pouvais goûter qu'à demi ?

Oui, cher ami, depuis que nous nous sommes quittés, chaque rire de lumière ou d'ombre, chaque fruit savouré, chaque sourire dévisagé, tout me faisait sentir que tu n'étais plus avec moi. A t'écrire cela je me repose et trouve enfin quelque tranquillité ; mais j'ai vécu depuis nos adieux dans une espèce de détresse, un tourment que chaque plaisir ravivait. — Ah ! mon ami, mon "camarade", dans le sens le plus whitmanien du mot (2), je pensais que nous quitter serait plus facile et même me réjouis-

(1) Au printemps 1899, c'est le second voyage du ménage Gide en Tunisie et en Algérie.

(2) Gide et Ghéon sont tous les deux de fervents lecteurs de Whitman. Malgré les apparences, l'expression de Gide ne signifie pas qu'ils ont eu entre eux des relations physiques. Ils ont pris très vite l'habitude de partager leurs expériences pédérastiques en usant des mêmes partenaires et de se communiquer toutes leurs impressions sur leurs rencontres de fortune. L'homosexualité de leurs relations s'arrête là.

sais de la simplicité de nos adieux ; mais deux heures après, à Paris encore, je te cherchais et criais après toi sur les quais de la gare.

Si quelques mystères dans nos dernières conversations, certaines réticences, dont tu sembles te plaindre dans ta lettre, et dont moi je ne me rendais pas compte, ont pu t'attrister, l'explication en est simple : jusqu'au matin du dernier jour Madeleine et moi avons cru pouvoir t'enlever. Pour te parler j'attendais encore ; la réussite de ton examen (3) devait être une condition ; et ce désir en train de devenir projet bouleversait toutes mes pensées, troublait un peu nos conversations ; un fâcheux petit événement de famille l'a coupé court. — Ma foi puérile, irrésistible en notre étoile, et qu'elle arrange tout dans notre vie "pour le mieux", m'a fait ne pas trop m'attrister d'abord ; je m'efforçais de ne songer plus qu'au mal qu'il y eût eu à te tenter, te proposer un voyage qui eût privé de toi ta mère souffrante et ta sœur pour qui ta joie est encore plus précieuse, plus indispensable que pour moi... Mais maintenant que je suis loin de toi je songe surtout au plaisir qu'il y aurait (qu'il y aura) (4) à voir des étranges villes ensemble...

A peine sais-je te parler de ce que je vois aujourd'hui ; à vrai dire je ne regarde plus, et je reconnais à cela que je vieillis ; ce que je vois cause à mes sens moins de surprise et je ne suis plus étonné ; que ce soit Madeleine ou toi, j'ai besoin, pour sentir vivement, de quelqu'un, près de moi, qui s'étonne ; mon émoi n'est que sympathie. Cher ami, que j'ai besoin de ta jeunesse !!

Tu t'attends à ce que je te raconte Tunis... ah ! pour une fois laisse-moi me plaindre, et longuement. — Mon erreur ici est de courir après une émotion morte, de chercher à revivre des minutes passées, de réchauffer une ancienne ferveur — comme si je n'avais pas lu mes *Nourritures*, ou comme si j'aimais la tristesse. Le souvenir de mon premier voyage ici avec Paul L. (5) me hante, triomphe incessamment du présent ; alors, chaque minute était sapide, et nous naissions à chaque instant. Hélas ! les fruits sont là, et la nuit, et le rossignol, et les

(3) Ghéon poursuit alors ses études de médecine.

(4) Ce voyage en Afrique du Nord avec André et Madeleine Gide, Ghéon le réalisera à la fin de l'année suivante, en décembre 1900.

(5) Paul-Albert Laurens (1870-1934), ancien camarade de Gide à l'École Alsacienne, s'embarqua avec lui pour Tunis le 18 octobre 1893.

roses, et la coupe est pleine de vin pareil ; hélas ! mais l'échanson — où est-il ? (T'ai-je lu cela dans le Hafiz ?) Et je sens maintenant combien à Paris j'avais pris l'habitude de ta jeunesse. Mon ami, je te regrette sans cesse...

Je t'écris ces plaintes, dont puisses-tu ne pas t'irriter, sur la terrasse d'un petit café maure ; devant moi un arbre très vert balance ses branches dans l'azur ; une place assez vaste, et déserte il y a une heure, commence à se remplir d'ombre et de peuple ; près de moi trois enfants jouent à la balle et crient ; l'ombre est celle d'une mosquée très haute ; je suis seul français ; près de moi un vieux borgne en burnous s'est assis et de son œil affreux me regarde t'écrire. Le temps coule ici sans accroc ; l'excitation légère du café maure que je bois me fait croire à présent que ma tristesse est passagère ; un troupeau de chèvres a passé et *je l'ai regardé comme tu aurais fait.*

Un soir, assis comme aujourd'hui, je t'écrirai très longuement rien qu'en te racontant *ce qui se passe.* Ce peuple est toujours mystérieux ; comme il ne manifeste pas, on ne sait ni ce qui l'étonne, ni ce qui lui plaît, ni ce qui le heurte. Sans Athman, je n'y comprendrais rien. Athman, c'est mon unique clef, mon "Sésame ouvre-toi".

Je voulais t'écrire plus tôt, je n'ai pas pu — ou plutôt je t'ai beaucoup écrit, c'est-à-dire que, presque autant pour toi que pour moi, j'ai brouillonné beaucoup de feuilles (6), mais c'est en wagon, en marchant, au café — tout est écrit au crayon, informe, illisible ; je ne sais quand j'aurai le temps de copier. — Je suis extraordinairement dispos pour le travail ; et l'autre matin, après avoir quitté la veille un ciel tout gris, m'étant levé en plein et lumineux azur, je me suis senti dans l'exacte disposition qui m'avait permis d'écrire *Les Nourritures* — et j'en ai conclu que mon plus ou moins de lyrisme vient du plus ou moins de nuages au ciel. Ce qui fait cette terre lyrique, c'est la constance de son azur ; parfois la lumière y paraît en elle-même parfaite et tout objet y flotte comme dans la félicité. La pensée paraît ici chose morose et ténébreuse. — Est-ce une erreur de préparer pour *L'Ermitage* un huitième livre des

(6) Durant ce voyage, Gide griffonne des feuilles de route, qu'il envoie à Ghéon en plus de ses lettres, pour le faire participer à son voyage, mais aussi avec le souci évident de ne rien laisser perdre de ses impressions.

Nourritures ? dis-le moi. Mais je ne l'écrirais qu'excellent...

Lundi, 3 h. de l'après-midi.

Il pleuvait ; que pouvais-je faire de mieux que de t'écrire après avoir longuement expliqué à Athman comment il se faisait que j'avais un ami qu'il ne connaissait pas encore. Puis las et sans valeur je suis allé dormir (ou faire semblant, car ici le vacarme est tel qu'on appelle dormir rester tranquille en s'efforçant de ne plus penser). A présent le ciel est de nouveau splendide ; l'air est doux, chargé de senteurs, pas trop chaud ; le soir je supporte mon manteau d'hiver. — Hier j'ai trouvé ta lettre à la poste ; ç'a été un événement ; j'ai dû attendre d'être seul et loin pour la lire, et je l'ai lue tout en marchant ; puis aussitôt j'ai commencé de t'écrire ; ce qui me faisait le plus de plaisir, c'est de penser à ta visite chez Pierre L. (7) et chez Rouart. Te voilà donc bien et dûment entré dans la ronde de mes amis. N'est-ce pas que ce que fait Pierre est d'une santé et d'une vigueur admirables ?

A Marseille j'ai revu Jaloux ; exquis, mais tout tendresse et réception, son charme vient beaucoup de ce que l'on sent qu'il vous aime ; grand lecteur de tes vers ; nous avons assez longuement parlé de toi.

A Aix, où j'ai passé presque un jour, j'ai déjeuné chez Gasquet (8) avec Lafargue (9). Lafargue, très discret, m'a plu à force de ne pas me déplaire ; Gasquet est d'une belle exubérance ; ensemble nous avons ri comme des simples ; je les ai ramenés à Marseille, où après avoir dîné avec moi ils ont résolu d'attendre le lever du jour dans les rues, les brasseries et autres lieux. Vers minuit, je les ai laissés. — Je regrette que nous n'ayons pas vu Gasquet à Paris ; il était très peu fait pour les Naturistes (qui somme toute l'ont embêté), et très fait pour Griffin et nous au contraire ; et lui-même me l'a dit et redit. — Nous avons beaucoup parlé du Naturisme : je crois que les actions de Bouhélier ont beaucoup baissé.

(7) Pierre Laurens.

(8) Joachim Gasquet (1873-1921) est un des chefs de file de l'"École d'Aix". Il est le poète des *Chants séculaires* (1903), des *Hymnes* (1918), des *Chants de la Forêt* (1920) et le fondateur de *La Syrinx*, petite revue littéraire qui paraît irrégulièrement.

(9) Marc Lafargue est, comme Ghéon, un des défenseurs du vers libre.

Au revoir, vieux. Cette lettre va te décevoir, raisonneuse, sentimentale, et pas joyeuse pour deux sous ; je veux te l'envoyer bien vite, puis aussitôt en commencer une autre de lumière, de chaleur et de vie. Dans celle-ci je me débarrasse de mes nuages. — Au revoir. Ma femme te salue amicalement et envoie comme moi à ta mère et à ta sœur ses lointains souvenirs et ses affectueuses pensées.

Ton aîné

André Gide

Tâche de trouver pour tes lettres des enveloppes de papier un peu plus fort : celle-ci m'est arrivée presque ouverte, tant le papier était usé sur les bords.



(Avril 1899.) (10)

Mon "Camarade",

Tu l'as dit, j'aime répéter ce mot ; il dit tout ce que j'ai perdu en toi, tout ce que je passe mon temps à regretter. Ah ! ne parle pas de ma "jeunesse", je ne l'ai qu'à cause de toi ; depuis que tu es parti, ma vie est entièrement changée. Quand je sors, je me demande pourquoi, les lieux que nous fréquentions ne m'attirent plus. Je me confins presque dans une volonté de travail continu qui trompe ma grande solitude. Je suis soudain devenu très sérieux, et je ne puis te parler de mes joies... même pour regretter que tu ne les partages pas, je n'en ai plus que de futiles. Nous nous sommes trop habitués l'un à l'autre. Je te l'ai écrit. Ta lettre était la réponse que je souhaitais, elle a même dépassé mon espoir. Je sens le lien d'amitié qui nous unit douloureusement, et vraiment j'oublie que ta bonté eût pu me faire partager les joies du voyage, pour ne songer qu'au plaisir que j'aurais eu à me trouver encore avec toi — n'importe où...

Oh ! mon ami ! en apprenant ton délicieux projet — hélas abandonné — je me suis réjoui de n'avoir pas été tenté. Maintenant tout cela est loin comme un rêve. Je me dis : "Je pourrais être à Tunis !" Et tu te figures tout ce que j'imagine, je sens presque les poèmes que j'y au-

rais écrits (11). Mais c'est un jeu, et je ne regrette rien. Car j'aurais dû résister... Ma mère n'est pas encore assez bien portante pour ne pas souffrir trop de mon absence. La maison eût été bien triste pour ma sœur. Je ne serais pas parti, malgré ma mère, car, dit-elle, elle n'aurait pas voulu me priver d'une si extraordinaire joie. Je crois en notre étoile, et qu'elle te ramènera plus près de moi, plus intime s'il se peut — bientôt. Je n'y veux pas songer, cela me semblerait trop long.

Oui, ta lettre m'a bouleversé ; c'est la première fois que l'on m'écrit ainsi et vraiment tu auras été mon premier ami. La correspondance est une chose précieuse, elle permet d'écrire ce qu'on ne dirait pas, par pudeur, car il est difficile de s'avouer trop lyriquement l'un à l'autre face à face. Ainsi ton voyage aura été comme un rapprochement ! Quand je remonte dans le passé, je cherche en vain une époque où je ne t'ai point connu, cela me semble impossible ; ma vie date du jour de notre intimité. Mon aîné (12) ? en art certes, non en sentiments : je te le répète, c'est à toi que je dois d'être jeune.

Toi parti ! qui voir ? Griffin (13) seul m'offre une amitié douce — bien différente de la tienne. Celui-là est bien un aîné, je lui ai comme un respect de disciple, et tu ne saurais en être jaloux. Je le vois le plus que je peux. Nous sommes allés ensemble aux deux derniers concerts Gêloso. Vraiment, il sent. Le dernier nous a bouleversés. Ah ! ce seizième quatuor, lugubre, résigné, macabre, plein de la conscience de la mort : nous en avons pleuré, silencieux. Il t'aurait fallu, là. C'est plus que de la musique, après le XV^{ème} qui est toute la musique... (14)

(11) Ghéon a déjà publié, aux éditions du Mercure de France, deux recueils de poèmes d'inspiration naturaliste : *Chansons d'aube* (1897) et *La Solitude de l'Été* (1898).

(12) Ghéon est de six ans le cadet de Gide.

(13) Henri Ghéon considérera toujours Francia Vielé-Griffin comme son maître en poésie, et c'est à lui qu'il a consacré son premier essai de critique littéraire dans *L'Ermitage* : "Du poète Francis Vielé-Griffin" (septembre 1896, pp. 136-45). Ce fut le point de départ d'une très longue amitié que fondaient de profondes affinités : de tempérament extraordinairement combatif tous les deux et amoureux du paradoxe, ils partageaient surtout la même joie de vivre.

(14) Ghéon consacra le mois suivant deux longues pages de sa *Lettre d'Angèle* aux XV^{ème} et XVI^{ème} quatuors de Beethoven (*L'Ermitage*, mai 1899, pp. 392-4).

En somme, voilà ma vie ; il a fait froid, je suis peu sorti, puis le printemps depuis deux jours renaît, je commence à admirer Paris, comme avec toi. Mon oncle est arrivé et m'offre quelques distractions. La politique m'inquiète ; les chambres réunies subissent une terrible pression gouvernementale. Tu seras là pour le dénouement, j'espère (15).

En attendant, je ne sais rien de ta vie, ta lettre qui m'a ravi, tu sais pourquoi, par un autre côté m'a déçu. Je me figure mal l'emploi de ton temps, et c'est un de mes amusements les plus précieux dont tu me privas. Le fait de savoir où tu m'écris, quel jour, à quelle heure, m'épanouit ; je crois y être. Dis-moi ce que tu fais, où tu passes, où tu comptes aller et si tu travailles. Je crois bien qu'il faut continuer *Les Nourritures* ! *L'Ermitage* en réclame un long morceau pour le numéro de Juin ou de Juillet (16) ; celui de Mai est fait ; on espère cependant quelque *Lettre à Angèle*. Songes-y bien ! Il ne faut pas que soient perdues les précieuses notes de ton voyage ! Ce sont tes poèmes de circonstance.

J'écris *Le Pain* (17), le 3^{ème} Tableau est fini, je suis au milieu du 4^{ème}, le tableau central, il me donne beaucoup de peine. M^{me} Bourre (18) s'orne et se complique. J'ai un nouveau sujet de roman — fort nietzschéen, qui clot ma campagne contre la bonté : *L'Impitoyable*

(15) Il s'agit de l'Affaire Dreyfus, qui occupe une grande place dans leurs préoccupations. Ils sont, tous les deux, dreyfusards convaincus.

(16) Gide donnera des *Lettres à Angèle* pour les numéros de juin et de juillet 1899, mais aucune suite aux *Nourritures* pour l'instant. Dans le numéro de mai 1899 paraît *Mopsus*.

(17) *Le Pain*, "tragédie populaire en 4 actes et 5 tableaux", est la première pièce écrite par Ghéon. C'est une œuvre purement lyrique. Elle sera achevée au début de l'été 1899, mais ne sera jouée que le 8 novembre 1911 au Théâtre des Arts, et publiée par les Éditions de la N.R.F. en 1912.

(18) Madame Bourre est le personnage central du premier roman de Ghéon : *La Vieille Dame des rues*. Le roman parut d'abord en feuilleton dans *L'Ermitage* (juin à décembre 1899) et ne sera publié qu'en 1930 aux Éd. Flammarion. Le roman fut particulièrement apprécié des lecteurs de *L'Ermitage*. Ainsi Jacques-Émile Blanche écrivait à Gide : "Dites donc à Ghéon que sa Vieille Dame des rues fait se rouler une société de personnes distinguées. Les numéros nouveaux de ce feuilleton sont attendus avec impatience." (Lettre inédite, octobre 1899).

(19)... le Monsieur qui se bâtit une superbe vie sur une nécessaire cruauté. Je t'en parlerai plus longuement une autre fois, il vient seulement de naître.

Ce que tu me dis de Jaloux et de Gasquet me ravit ; j'aurais aimé les voir.

J'espère que M^{me} Gide jouit en bonne santé des enchantements de l'Afrique, envoie-lui mes affectueux respects, ainsi que les sincères amitiés de ma sœur et de ma mère, dont tu prendras ta part. Ma mère n'a pas eu de crise depuis ton départ, elle te le doit un peu, le calme semble revenir. Mais tu n'es pas là et pour moi je le déplore : mais qu'y faire, sinon t'embrasser de loin, fraternellement.

Ton

Henri Ghéon



16 Janvier 1916.

Mon bon vieux,

La belle Bible (20) ! Je ne saurais te dire quel plaisir elle m'a fait ! Je danse tout le jour avec les Pionniers ! quelle allégresse ! quelle splendeur ! Comme je suis heureux de la tenir de toi ! J'ai trop longtemps méconnu la qualité religieuse de ton âme. C'est elle qui explique tout, tout le meilleur. Cher vieux, je conçois tes scrupules à m'envoyer la traduction de Segond : mais, outre qu'il y a cas de force majeure, l'autre n'existant plus tant que les Boches seront à Louvain, crois-tu que je ne sais pas entendre la parole du Christ partout où elle résonne, et me crois-tu capable de me détourner de quiconque l'entend et fait un effort pour l'entendre ? Je crois trop *malgré tout* à l'universalité de l'église, sinon présente, du moins future, pour prononcer dans mon ardeur de néophyte d'impitoyables exclusions... Tout se fondera et tout s'éclairera un jour. Je suis entré résolu-

(19) *L'Impitoyable* ne verra jamais le jour.

(20) Henri Ghéon, alors au Front et tout récemment converti, a demandé à Gide de lui envoyer une Bible. Gide s'est aussitôt mis en quête d'une Bible catholique, la Bible Crampon ; mais, n'en ayant pas trouvé en magasin, il a dû se rabattre sur une Bible protestante, celle de Segond, dont il envoie à son ami un exemplaire de luxe et d'occasion.

ment dans le christianisme catholique, qui a abrité mes parents, mais j'ai d'autres frères chrétiens. Ils ne me séduiront pas, mais, tels qu'ils sont ou paraissent être, je les aime. — Si tu savais comme je vis ! je suis stupéfait de ma chasteté. L'humilité, voilà la vertu difficile. Je pense trop, peut-être. Mais, hélas ! je ne peux pas faire que tout mon passé ne soit pas. Il faut le liquider, en prenant garde de ne pas toucher aux vertus acquises, que Dieu même m'en voudrait de sacrifier. Tout ce que j'ai aimé repasse devant moi ; je le pèse aux plateaux d'une nouvelle balance : je reconstruit ce que ma rénovation semblait avoir ruiné, mais sur un autre plan. C'est une tâche énorme, mais nécessaire. Je m'étonne que les parties disjointes retrouvent si aisément leur place dans le tout. Travaille bien, cher vieux, c'est ta manière de prier. Je suis à toi, fraternellement.

Henri Ghéon

Bonnes amitiés à ta femme.



19 Janvier 1916.

Cher ami,

Du fond du cœur je te remercie de m'écrire ainsi. Ton amitié manquait à toute cette partie de ma vie — manquait à ce point que souvent je doutais si je m'en saurais passer — et pourtant je sentais que je m'arrêtais à mi-route et que rien n'était fait si je ne faisais pas un peu plus.

J'aime ce que tu me dis, et surtout que ce soit toi qui le dises. Mais le rediras-tu demain ?

La guerre religieuse de demain, que je pressens inévitable, ce n'est pas entre protestants et catholiques qu'il faut la laisser se déclarer ; non plus même qu'entre croyants et athées ; mais entre païens et chrétiens. — Il ne faut pas souffrir, mon ami, que la lutte s'établisse sur un autre terrain, sur un autre plan que celui-ci.

Au revoir. Je relis en pensant à toi, avec toi, le chapitre XV de l'Év. de Saint Jean. Il n'y a pas plus de lumière (21).

(21) Cf. *Journal 1889-1939* de Gide, p. 528, aux dates des 18 et 19 janvier 1916. *Numquid et tu...?* exprime l'inquiétude religieuse de Gide pendant cette période, inquiétude dans laquelle Ghéon eut sa

Oui, je sais bien... je me refuse à croire aux intercessions particulières... Tout de même, prie pour moi, mon ami, afin que je ne sois pas "jeté dehors".

Adieu — toi qui m'as devancé — "que ta joie soit parfaite" (Jean XV,11).

A. G.

J'ai relu ces derniers jours d'anciennes lettres de Dupouey, et d'autres plus récentes... Il y en a d'admirables.



13 Décembre 1917 (22).

Cher vieux,

Si j'étais vraiment ton ami, non un complaisant camarade, sais-tu ce que j'oserais faire ? Non seulement prier pour toi, ce que je fais chaque jour avec plus de larmes, depuis que j'ai reçu ta lettre et que je mesure l'abîme où tu dis trouver ton bonheur, mais te morigéner a-

grande part d'influence. Mais Gide ne suivra pas longtemps son ami dans la voie d'une orthodoxie insupportable pour lui.

(22) Voici la lettre que les historiens de Gide ont voulu rendre responsable de la révélation apportée à Madeleine de la vie aventureuse de son mari. L'incident est connu : Madeleine a ouvert une lettre de Ghéon adressée à son mari — "geste inconcevable chez elle dans d'autres circonstances", écrit Jean SCHLUMBERGER (*Madeleine et André Gide*, p. 178). Mais elle est impatiente d'être rassurée sur le compte du vieil ami qui se trouve au Front dans une zone dangereuse. "Et par malheur elle serait tombée sur des phrases qu'il eût mieux valu pour sa tranquillité qu'elle ne lût pas." (*Ibid.*)

En réalité, cette prétendue révélation ne pouvait apporter à Madeleine qu'une confirmation de ses craintes très précises. La Correspondance André Gide - Henri Ghéon nous montre que c'est au moins dès le mois de mars 1905, et sans doute bien avant, que Madeleine a deviné les goûts de son mari.

La date aussi de cette "indiscrétion" était controversée. Elle ne se situe pas en 1916, comme l'affirme Daniel MOUTOTE (*Le Journal de Gide et Les Problèmes du Moi*, P.U.F., 1968, pp. 345 sqq.), mais en décembre 1917 : cette lettre est, en effet, la plus éloquente de toutes celles de Ghéon à Gide au sujet de leur vie de dissipation commune ; à moins qu'on ne suppose que Gide ait fait disparaître la lettre incriminée — supposition bien gratuite, quand on songe à tant de lettres autrement compromettantes de plusieurs de ses amis qu'il a toujours gardées au fond de ses tiroirs...

vec la véhémence d'un prophète et te remettre sous les yeux telles paroles du Christ dont la lecture seule te ferait frissonner de honte... J'ai deviné ce qui se passe, il ne faut pas être grand clerc... Si des athées en sont gênés, qu'en dira un chrétien ? "Si vous scandalisez un seul de ces petits..." Mais non, je me tairai. Je ne suis que ton camarade... Je t'aime trop encore, même dans le mal, et j'ai trop, moi-même, à rougir en revivant notre commun passé. Il a trop encouragé ton présent pour se reconnaître le droit de blâme ; quand je m'adresse à toi, c'est lui qui parle, malgré moi. — J'ai bien d'autres reproches à me faire, pour des manquements plus récents ; le principal est de ne t'avoir pas aidé comme je l'aurais dû par mes lettres et mes prières, à ce moment d'inquiétude où tu allais peut-être échapper à la "possession", où tu cherchais dans l'Évangile une sortie... Je n'ai rien fait — et je comptais trop sur la grâce qui m'a accoutumé à ces bienfaits immérités — j'ai mal prié et tu as mal cherché. Tes sincères efforts, l'événement les juge ; on ne trouve pas le Christ tout seul, par une opération de la raison. Il faut le lire comme ceux qui depuis des siècles le lisent... Il y a une clé, une seule, qui ouvre tout, et elle n'est pas personnelle. Tant que tu t'en remettras à toi-même, comme Tolstol, comme d'autres, tu échoueras. — Tu me parles de ton bonheur et du mien. Il s'agit bien de bonheur aujourd'hui ! Il s'agit de salut, salut du pays et salut des âmes ; le mot d'ordre est : servir ; celui qui ne sert pas, dessert : c'est ce que j'appelle pécher... Hélas ! sur quel terrain te rejoindrai-je, moi qui suis décidé à n'écrire plus une ligne qui ne soit utile à quelqu'un, à ne me résigner à la littérature pure que comme un pis-aller pitoyable. Oui, nous causions de tout, jadis, c'est chose aisée quand on s'entend d'avance sur le principal. Que tu le veuilles ou non, le principal, alors, c'était les sens et notre fantaisie, le droit de disposer du monde à notre gré et au besoin de le refaire à notre image. Dire que j'avais commencé d'écrire un livre (23) pour rallier le monde à la cause de mon péché ! Quand on voit ça de loin, ça nous paraît moins odieux que ridicule. Je ne veux plus désor-

(23) Il s'agit de *L'Adolescent*, dont Chéon avait à plusieurs reprises fait la lecture à Gide et à ses amis, avant sa conversion (cf. *Journal* de Gide à la date du 19 novembre 1907). Il ne reste de ce roman que les 96 premières pages. Au bas de la dernière page, cette note écrite de la main de Chéon : "Aujourd'hui 21 mars 1919, le reste de ce livre a été brûlé comme indigne et mauvais. Gloire à Dieu ! H.G."

mais émouvoir les hommes que selon la règle commune et pour le bien commun — ce qui n'exclut pas la pitié. — Ne seras-tu pas là pour refaire une France, auprès de moi, si Dieu me le permet?... Sans cette "possession" (24) qui pèse sur toutes tes pensées, je te sens animé des mêmes humbles ambitions que moi. Toi, tu n'y parviendras que par à-coups, sans cesse gêné dans ta marche. Ma route à moi est toute droite, et je n'aurai pas de mal à lui donner tout mon élan et tout mon souffle. Tu m'envieras. Resteras-tu ce "perdu" et ce solitaire ? L'heure n'est plus aux destins séparés. — Excuse-moi, voilà que malgré moi je prêche... Je suis encore tout chaud de mon livre, auquel j'ai mis hier le point final. Il s'agit du premier, "mon témoignage". Je ne dirai pas que j'en suis content, il est tel que je l'ai vécu. Je pense te le lire en février, et je me promets de la joie à entendre Shakespeare me répondre en prenant ta voix. (Copeau m'a lu, à mon dernier passage, son début du *Conte d'hiver* qui est stupéfiant. Je sais qu'il est bien arrivé, mais je n'ai pas d'autres nouvelles. Quant à Rivière, le Front dresse un mur entre nous.) — Où en est ta préface aux lettres de Dupouey (25) ? Peut-être devrais-tu attendre pour l'écrire de connaître mon livre (26), afin d'éviter que certains passages ne fassent double emploi ; il y aurait encore une solution plus simple, c'est qu'il n'y fût pas du tout question de moi : 300 pages sur notre rencontre, cela suffit !... Que te dirai-je encore ? C'est grâce à notre repos prolongé sur un point du Front, neuf pour moi, et où on ne dirait pas que c'est la guerre, que j'ai pu mener à bien mon travail... J'ai une bonne chambre et un poêle, et me voici déjà lancé dans ma confession politi-

(24) Pour Ghéon, comme d'ailleurs pour Francis Jammes et pour Claudel, Gide est alors la victime d'une sorte de possession diabolique. Voici quelques lignes de Ghéon à Jammes sur ce sujet : "Je ne puis prendre mon parti de l'abandonner au "démon" ; tu sais peut-être qu'il croit au démon ; mais il y croit pour le mieux fréquenter. Plus je l'examine, plus je suis persuadé que c'est un cas de possession, et nos raisons n'y feront rien si nous ne les étayons de prières." (Lettre inédite, Orsay, 1^{er} mai 1919.)

(25) Gide est en train de préparer l'édition des Lettres et des Essais de Pierre-Dominique Dupouey. Le livre paraîtra aux Éd. de la N.R.F., avec une préface d'André Gide et une introduction d'Henri Ghéon.

(26) *L'Homme né de la Guerre. Témoignage d'un Converti* (N.R.F., 1919).

que (27)... L'inculpation de Caillaux va me stimuler. A Dieu, mon vieux. Pardonne-moi encore — comme je te pardonne. Fortes amitiés à ta femme. Je suis toujours, ami ou camarade,

Ton

Ghéon



Orsay, 9 mai 1920 (28).

Mon pauvre vieux,

Comme tu me connais mal ! La littérature catholique est assez riche pour n'avoir pas besoin de s'annexer "malhonnêtement" des chefs-d'œuvres. Tous les Shakespeare du monde n'approcheront jamais des splendeurs de la Liturgie par exemple — je songeais à toi en y assistant cette année — de l'office du Samedi Saint. Dans l'espèce, ton reproche tombe à côté. C'est à Copeau que je dois la révélation — récente — du christianisme de Shakespeare. Au cours des répétitions du *Conte d'hiver*, il n'a cessé d'insister devant ses interprètes — et un jour devant moi — sur le sens profondément chrétien de la pièce. Avoue que, s'il se trompe, je suis excusable de me tromper. Sans y songer auparavant, j'avais cependant constaté que, depuis ma conversion, je me sentais tout à fait chez moi dans Shakespeare — comme je ne m'y sens plus guère dans Racine (que je continue d'admirer et peut-être même de *préférer*). J'en ai causé avec Copeau, qui me parla dans le même sens du *Roi Lear*, et je viens de relire *Macbeth*. Entendons-nous bien : je ne dis pas que Shakespeare croyait, je n'en sais rien, ni que son œuvre est dans l'ensemble chrétienne. Je dis qu'on y respire un air proprement catholique, qu'elle est nourrie du Moyen Age, tout autant et plus que de l'humanisme de la Renaissance, et que nul n'est plus *éloigné* du sens par *rien*. Malgré Shakespeare, c'est possible. Mais je ne m'aviserai pas de dire la même chose de Goethe, qui aurait

(27) *L'Homme né de la Guerre* devait comporter un second tome, qui aurait eu pour titre *Politique d'abord. Examen de conscience d'un citoyen catholique*. Il est resté inachevé : seuls les cinq premiers chapitres en ont été soigneusement rédigés.

(28) Gide parle de cette lettre de Ghéon dans son *Journal* à la date du dimanche 16 mai 1920, p. 682.

pu s'efforcer toute sa vie au christianisme sans y parvenir jamais ; quant à *Œdipe* et *Prométhée* !! j'y trouverais à la rigueur un "pressentiment" ; dans Shakespeare, c'est un héritage. Pour le reste de la littérature imaginative anglaise, j'accorde tout ce que tu voudras, qui, du reste, ne prouve rien. Hélas ! mon pauvre vieux, comment veux-tu qu'un certain silence n'ait pas tendance à s'établir une fois pour toutes entre nous. Nous ne vivons plus sur le même plan. (Tu ne me reprocheras tout de même pas d'abuser envers toi du prosélytisme !) — Ne pouvant prêcher, je me tais. Le Ghéon que je fus et que tu regrettes, je l'abomine : c'est peu dire, je le vomis. Et quant à mon amitié, qui n'a jamais été plus fraternelle, comment veux-tu qu'elle souhaite pour toi autre chose que ce que je considère comme le plus grand bien, le seul, comme "l'unique nécessaire" ! Je n'ai donc qu'à prier : je ne m'en prive pas. — Il y a autre chose que j'oserais te dire. Au point de vue de ta production. Je ne puis plus lire une page de toi — une de celles de *La N.R.F.*, par exemple, que je lisais justement ce matin, et Dieu sait si la qualité en est de tout premier ordre ! tu n'as rien écrit de meilleur — sans me lamenter intérieurement sur ce fait : que, étant le *grand écrivain* que tu es, tu n'as pas encore fait une grande œuvre, celle que tu nous dois, que tu te dois. Tout cela est curieux, infiniment rare et subtil, suave, chantant, merveilleux. Ce n'est pas grand : ce n'est pas à la taille de l'homme. Ton personnage te fascine, Lafcadio ou un autre, c'est toujours toi. Tu n'es pas guéri du "je" comme le souhaitait ce pauvre Wilde — et c'est ce jour-là seulement que tu verras le monde comme il est, l'œuvre d'art comme elle doit être, extérieure à l'homme, informée, animée, par quelque chose de plus fort qu'elle et que lui ; de plus fort que le "je" : je veux dire une *loi*. La loi esthétique ne peut suffire, même à une œuvre d'art. Ta pensée est *sans loi* et s'épuise à en chercher une. La pire vaudrait mieux qu'aucune. Lorsque tu écrivais *Philoctète*, tu étais plus près de la vérité et de la grandeur qu'aujourd'hui. En un mot, il faudrait *sortir*. Je sais (ou du moins j'en ai peur) que tu ne tiendras aucun compte de l'adjuration que je t'adresse. Je sens que mon devoir est de te l'adresser aujourd'hui. Pardonne-moi. Mais je t'embrasse. A bientôt.

Henri Ghéon

P.S. Dans la phrase que tu rappelles, je songeais plutôt à Rivière. Il est fâcheux que tu en fasses état pour t'"enferrer"... Je ne dirai plus rien.